

Filigranes

revue d'écritures

Collectif
DE LA REVUE

Arlette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Francis FINIDORI
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Any SOUCHOT

Directeurs
DE PUBLICATION
Odette et Michel NEUMAYER

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

n°83 : "Nouvelles bouteilles à la mer"
(Juillet 2012)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

**Parution
quadrimestrielle**

FILIGRANES - 83 - NOUVELLES BOUTEILLES À LA MER

Filigranes

Revue d'écritures

Filigranes

83

LE TEMPS DES MÉTAMORPHOSES 3



Nouvelles
bouteilles
à la mer

N.B.

Filigranes

Nouvelles bouteilles à la mer

Odette et Michel NEUMAYER	Éditorial	3
---------------------------	-----------	---

MUTANTES ET CODÉES

Annie CHRISTAU & Fred MALLON	Qui est L ?	5
Jeannine ANZIANI	Lol !	6
Fred MALLON	SOS	8
Chantal BLANC	D'Hermès aux SMS	9
Annie CHRISTAU	Surfer en eaux troubles	10
Jean-Charles PAILLET	SMS-moi	12
Paul FENOULT	Vignes de ma lie	13
Isabelle ZUMMO	Le korbo é le renar	14
Monique D'AMORE	Diffractée	15

"LA MER M'A DONNÉ..."

Teresa ASSUDE	Du sable encore	17
Marie-Noëlle HOPITAL	Chère Ursula	18
Christian CASTRY	De l'écume éblouie...	20
Any SOUCHOT	Ballade en bleu	21
Gyslaine ARIEY	Sous le galet, la page...	22
Geneviève BERTRAND	L'Éloignée	24
Grégoire PÈLERIN	Livre à la mer	26
Christiane LAPEYRE	Vertige	27
Jacqueline L'HÉVÉDER	Sans titre	28
Christine BROUTIN	La plage	29

"Ouvrir la porte..."

Un entretien avec Arlette ANAVE

Analyste et auteur

RICOCHETS

Anny GLEYROUX & Chantal DERIN	Ponctuation	42
Claude OLLIVE	Le petit Prince de la plage	44
Jean-Jacques MAREDI	Tous les bébés...	45
Claude BARRÈRE	13 haïkus de saison	46
Michel NEUMAYER	Une boîte, une photo	48
Pierre COLIN	Maintenant, c'est toujours...	49
Arlette ANAVE	Sans reculer	50
Kévin BRODA	Ma télévision	51
Gianni ZUMMO	Je me réveille encore...	52
Nicole DIGIER	Liberté d'être...	53
Paul MARI	Dans ma rue...	54
Marie-Christiane RAYGOT	Tous les mots à venir	55

Les photos des pages 16 - 30 - 41
sont de Nicole BRACHET

"Pas si simple, le monde" - I.

N° 84 : "ÉLOGE DE LA RELATION".

Produire un récit. Relation à soi, à l'autre, au monde. La créolisation (É. Glissant).

Transmission intergénérationnelle.

Religions, écoute, partage. Inclusion, exclusion. Narcisse et son contraire.

Emmêlements ; émancipation.

Date limite pour l'envoi des textes :
5 octobre 2012

Yerres, Toulouse,
Gémenos, Toulon,
Aix-en-Provence, Marseille,
Carnoux-en-Provence
Conques, Coudoux
Beyrouth,
Saint-Zacharie,
Plan de Cuques,
Poughkeepsie, Bordeaux,
Tarbes, Nice,
Pointe à Pitre, La Garde,
Hyères, Allauch,
Le Camp du Castellet,
Montfort sur Argens



NOUVELLES BOUTEILLES À LA MER

"Le temps des métamorphoses" III

*"Dans la communication, le plus compliqué
n'est ni le message, ni la technique,
mais le récepteur."* Dominique Wolton

C'est sûr, la chose écrite n'est pas près de disparaître ! À preuve, la multiplication des messages de toutes sortes qui circulent dans et hors les réseaux sociaux, l'émergence d'objets langagiers aux consonances insolites : SMS, mails, textos, blogs, smileys. Ce sont là autant de manières supposées nouvelles pour communiquer et ouvrir sur le vaste monde.

Vive la modernité en marche ! Et ne nous y trompons pas, ce serait, dit-on, irrévocable. Car cela convoque vitesse, nombre, code, complicité, communauté, bref, un entre soi réconfortant.

Peut-on dire qu'il y ait changement de formes, passage aux limites, possible rupture dans l'ordre de cette communication, rapide, transparente, mais aléatoire ? Et de quelle nature est-elle véritablement, cette supposée métamorphose des manières d'écrire et de partager l'écrit ? Une intelligence novatrice se construit-elle dans la foulée de cette inflation ou bien sortons-nous épuisés de ce jeu de miroirs ?

Éditorial

FILIGRANE
(filigran) n.m.
1673 du latin
"filigrana" fil à
grain.

1) Ouvrage fait
de fils de métal
(or ou argent),
de fils de verre,
entrelacés et
soudés.

2) Dessin qui
apparaît en
transparence
dans certains
papiers.

Fig. Lire en
filigrane, entre
les lignes, deviner
ce qui n'est pas
dit explicitement
dans le texte.

On voudrait se garder de jugements hâtifs, repousser un temps le sentiment de vacuité, l'impression de vanité qui nous gagne, ici et là, à la lecture de ces écrits sous contraintes technologiques ou devant la belle obscénité de gazouillis ravageurs.

Pourtant, ceux-ci existent et il advient qu'ils changent la face du monde, dévoilent les manigances, libèrent les indignations et finalement déclenchent d'inattendus printemps...

Si, d'évidence, quelque chose a changé au pays des signes, la question de l'écriture en revanche reste entière. Sous des atours nouveaux, elle demeure un pari. Elle est toujours une prise de risque, un coup de dés auxquels nous consentons.

Depuis belle lurette, la littérature s'est emparée de l'affaire. Chacun a eu vent d'un récit où, dans le plus urgent désespoir, au pire de la tempête, un message est envoyé à la mer, ultime appel au secours. On s'en remet au destin, au pékin qui recueillera le message et saura faire ce qu'il faut.

Réalité ou fiction ? Comme Robinson Crusoé ou le Capitaine Grant, nous avons besoin de croire en un renfort possible, en un salut. C'est là un rêve, ô combien productif ! Et, c'est encore aux mots que nous confions notre sort.

Ils seront contractés, pesés, ces mots. Il y a obligation de simplifier, de couper dans le sens, de réduire à l'essentiel. Autrement dit, de mettre de l'air dans le discours. Tout le plaisir tient peut-être dans cette gymnastique.

De l'auteur aux lecteurs : improbable négociation. S'émanciper, mais aussi se soumettre à la compréhension et à la logique de l'Autre, qu'il soit petit ou grand, tout est là.

Autant de numéros de Fili, autant de bouteilles à la mer ?

*Odette et Michel Neumayer
Carnoux, le 27.07.2012*

Qui est L ?

L n'est plus seule grâce à son Internet qui lui donne des L.

L aime lutter contre ses zones d'ombre et ses nébuleuses,
derrière l'écran qui l'apL.

L a des éclairs de lucidiT, réveille sa conscience,
une autre femme se révL.

L évite les face-à-faces, les discordes. Le fracas de la N,
ce n'est plus pour L.

L prend ses distances, se met à l'abri sur sa planète virtuL.

Elle aime Faceboock, Tweeter, la wifi, la 3G, les blogs,
les e-mL.

L répond à ses messages sans tarder, met les pubs à la
poubl.

L cherche des destinations de rêve, surfe sur le net qu'elle
prend pour la mer la plus bL.

L a peur parfois des chasseurs pas trop nets, aux aguets du
sel de sa vie nouvL.

L redoute les pirates qui mettraient un point final à ses
relations pluriL.

L écoute les mises en garde, redouble de prudence, s'arme
contre les menaces du ciL.

L qui est-L ? la douzième lettre de l'alphabet ?

- "L ! il faut que tu m'épL !"

L est trop occupée, L passe son temps à se demander qui
lui a écrit JTM.

A.C. et F. M.

Lol !

JE - déteste les S.M.S., les M.M.S, les S.O.S. et les apartés.

MOI - choisit le sable blond et doux d'une préférée plage aimée.

Moi dit : "sur le sable tendre de la plage j'écris avec un bâton de bois flotté trouvé des mots ronds et chauds comme le verbe aimer."

Bon, d'accord, et après ?

Sur le sable tendre de la plage dorée je laisse un message codé :
"Elle est retrouvée.

Quoi ? - L'éternité.

C'est la mer allée

Avec le soleil."

Qui reconnaîtra le poète ? ⁽¹⁾

Lol !

Oui, Lol ou 😊 ? ⁽²⁾

Faut avouer, l'acronyme ou le smiley simplifient rudement l'écriture !

Plus besoin d'envoyer bosser comme des galériens nos braves
petites cellules grises qui pourront enfin partir à la dérive.

Braves gens rien ne dure. Même plus l'éternité.

Mais JE en perd le nord à essayer de conter une histoire de mer,
de bouteille, de contenant et de contenu.

Contenu ? Sitôt le mot, sitôt la photo : s'enivrer de vin de Samos
sur la terrasse d'un café du bout de la Méditerranée en écoutant
avidement poèmes de riens lilliputiens et glorieuses poésies du
tout. À dire faux où se faufile la différence ?

Prose à l'endroit, vers à l'envers, à contresens et sans interdits.

Ciel ! L'ivresse me guette mais je n'ai pas retrouvé le nord.

C'est simple, je chancelle, je n'sais plus où je vais. Ce qui n'em-
pêche pas d'y aller.

Ne pas oublier : JE - fille du sud déteste les S.M.S., les M.M.S,
les S.O.S. et le renfermé.

Pitié ! De l'air ! De l'air !

Chaud, doux, sucré, léger, serein, semblable au pas du chat sur l'herbe mouillée, parfumé comme le pèbre d'aï au mitan de l'été, à sniffer en toute impunité avec toute l'humanité.

Las ! Pendant que je m'enivrais à l'autre bout de la Méditerranée dans cette guinguette bien famée de vin soyeux et de secrets, l'écume sur la plage a effacé mon message.

La prochaine fois sur le sable, je bâtirai plutôt un château et pour le message, je prendrai une feuille de papier.

Voyons, cela n'est pas si compliqué.

J. A.

(1) Réponse voir à la fin de Cursives

(2) Lol : laughing out loud. Argot Internet - Interjection symbolisant le rire ou l'amusement.

(3) -) : smiley symbolisant l'humour ou un éclat de rire.

SOS

Internaute d'un espace indéterminé, votre marche prudente comme sur des œufs, vous rappelle l'obligation de vigilance.

Vous pesez avec précision le poids de vos opinions, jugements, affirmations pour être au plus juste...

Surtout ne pas trop en dire et aussi éviter les malentendus pourtant inévitables...

Jamais trop parfait, jamais à l'abri d'une critique acerbe et déstabilisante. Comment conserver son équilibre ?

Surtout, si l'on ne sait pas nager, ne pas aller trop loin, là où l'on n'a plus pied.

Attention aux bancs des requins affamés aux dents acérées et assoiffés de sang...

Électron libre, je me méfie des cercles d'initiés, toute communauté étant par définition discriminatoire, je prends le risque de naviguer en solitaire dans la blogosphère sans commettre d'impair.

Les nœuds des réseaux sans fil parfois se dérobent, comme lors d'une escalade abrupte. Je dois garder plusieurs points d'appui pour ne pas dévier car nul ne sait la profondeur de la chute...

Mais chut ! n'émettons pas trop de réserves à l'usage de cette liberté, de peur que nos écrans ne restent inanimés...

La vie est sans doute aussi et surtout ailleurs mais où ?

Par SMS, je lance un SOS d'amour... M& ?

Oui, mais pas derrière l'écran.

Je signe : "Un navigateur en quête d'une île."

FMR

F. M.

D'Hermès aux SMS

Il pleut des lettres dans le vent
Des mots libellules
Des mots hannetons
Il pleut des lettres sur la terre
Le messenger sur son destrier
N'a plus cours de nos jours
Le cachet de cire désuet
L'aéropostale dépassée

Il pleut des mots sur les écrans
Des lettres d'auteurs inconnus
Des lettres émanant d'avatars
Il pleut des mots sur les murs
La vie privée s'étale à la fenêtre
Mensonges et nouvelles fusent
Tyrans dénoncés
Cabales montées

Il pleut des questions des avis
Souvent les mêmes que celles d'avant
Une lettre et mille réponses
Il pleut des questions des refrains
Les mots du solitaire semés
Au-dessus d'un terreau incertain
Lettre morte lettre déflorée
Missive éparpillée abîmée

Il pleut de l'amour il pleut de la haine
Il naît des amitiés des échanges
Il pousse des artistes à mettre en avant
Il pleut de l'amour il pleut des voix
Barque de sauvetage ou de péril
Pour les néophytes de la toile
L'homme jette l'ancre dans le sable
Sable mouvant du pire au meilleur

Il pleut de l'encre il pleut du sang
Qui me lira ? Qui me supprimera ?

Ch. B.

1^{ère} partie
Mutantes
et codées

Surfer en eaux troubles

Je savais bien qu'il était interdit de surfer sur inter-océans (rencontres insolites inter-âges à travers le monde), le site était infesté de virus informatiques mortels. Pourtant je m'y suis risquée, oubliant que mon disque dur venait de rendre l'âme. Il faut dire que l'interdit attire, enfreindre la loi a quelque chose d'excitant et d'aventureux.

Tout mon réseau d'amis sur le net m'avaient mise en garde, ce site était étrange, on ne savait pas où commençait le virtuel et où s'arrêtait la réalité, une sorte de quatrième dimension...

J'avais entendu une émission sur France-Inter assez alarmante : "Éloignez-vous de ce moteur de recherche, interrogez vos proches... Vous aurez besoin d'un intermédiaire pour ne pas vous y perdre."

Me bouchant les oreilles, avec une farouche détermination, je me connectai et envoyai le message suivant :

"Je voudrais rencontrer un internaute partisan de la poésie sociale dématérialisée. (Aucune idée de ce que c'était, un coup de bluff),... envoyez-moi quelques vers..."

J'attendis quelques jours, aucun bug, aucun séisme, puis vint la réponse :

- "On a toujours besoin d'un plus petit que soi.» Le Rat.
- "Reçu cinq sur cinq, Monsieur Le Rat, merci pour ces retrouvailles avec La Fontaine». Le Lion.
- "Puis-je grignoter quelques mailles du filet pour vous retrouver ?" Le Rat.
- "Je vous rappelle que c'est moi qui suis emprisonné dans le filet. Délivrez-moi !" Le Lion.
- "Comment voulez-vous que je vous délivre virtuellement ?" Le Rat.
- "Créez un labyrinthe, un interstice, un trou dans l'écran, creusez-vous les méninges que diable !" Le Lion.

- "Si vous êtes interné dans l'Internet, c'est votre problème. Moi, je réponds à votre demande de poésie avec un espoir de rencontre".

Voici une autre piste :

" Vous chantez, j'en suis fort aise et bien dansez maintenant." Rendez-vous au dancing Atlantique à Arcachon." La Fourmi.

Au lieu de répondre, j'y suis allée (et je ne l'ai pas regretté) car je voyais bien qu'il fallait plonger dans la réalité, cette conversation virtuelle se révélait interminable.

A. C.

Sms-moi
phonétique-moi
désalphabétise-moi
ma voyelle
ma consonne
 mon a
 mon e
 mon q
mon bout de mot

Émoticone-moi
d'un sourire
d'un clin d'œil
d'un baiser

@robase-moi en toi

J-C. P.

Vignes de ma lie

né à la saison des vendanges
d'où un goût prononcé
pour les tire-bouchons et les onomatopées
aux pelures de frisson en ferraille de tympan
des lignes d'inconduite
d'une enfance à la campagne
dans les béances du peu qui manque
à errer çà et là
à l'affuritif
de sourdes urgences
dans les débauches
d'introuvables sorties
aux forêts ankylosées après l'ondée
avant d'émigrer outre-océan
pour y défaire sa vie
dans un chaotidien aux offres pas claires
à vau-l'imminence morbide
houlant entre passagèreté et oubli
à s'en invisibiliser
dans les goulots du silence
où d'écarts en excès se reconnaît
qui ne s'est grisé qu'une fois
mais dont les fumées
ne se sont jamais dissipées

P. F.

Le korbo é le renar

Le korbo é sr sn arbr pérché
Tenan en sn bék un fromaj
Il voi passé 1 renar
Ki lui di : ke vou zèt bo !
Sen mntir, si votr ramaj
Se raport a votr plumaj,
Vou zèt le fénix D zot d sé boi !
Ne se santan + d joi
Le korbo ouvr sn larj bék
E léss tonbé sn fromaj
Le renar san sézi é lui di :
Aprené ke tou flater
Vi o Dpan d selui ki lékout
7 leson vo bi1 1 fromaj
San dout !

Jan d lafontèn

La moralité d 7 afèr
C ke le korbo nè kin voleur
Doneur de leson.

Et kil avè fin ...

I. Z.

Diffractée

lignes de la main
elle ne sait plus, le geste quitte la voie et se perd
lignes du champ de la main jusqu'au chant de l'autre
peut-être
elle tente de toucher les sonorités qui se sont emparées
de l'espace, et d'elle entière
saut de sens *traduire l'immobilité du mouvement interne*
à quel carrefour se croisent les lignes pour prendre
leur envol
la route s'étoile *inouïe*
une étincelle fait vibrer le printemps de cinq sillons
au bout de la ramure *ici comme partout, pousse*
un air qui touche au hasard ou à sa fin *l'onde la caresse*
doigté pour déclic impensable
et se répand sur la partition entière
éperdue simultanément repose
demeure la clé

md'a
26 juin 2012



N.B.

Du sable encore

Chaleur primordiale
Le sable se
dessine
Contours
esquissés
quelques mots ici
et là
urgents et fragiles

Translucides et transparentes
Petites graines de sable
Enfouies partout
invisibles mais présentes
traces froides et bleues

Densité de la quête
Enfermée
Entre deux gestes
L'un qui lance
l'autre qui accueille
Survivre au-delà de
l'instant
Ce rêve qui allonge le
temps

Pouvoir enfin aborder toute détresse
Cachée et inscrite
horizons aperçus au-delà des écrans
tout ceci aurait pu être autre chose
abîmes et clairières

Discernement des corps
derniers sursauts
Des luttes figées, les
Qui ne trompent pas
signes
être perméable à ces

Le temps s'affranchit
Et transperce les murs
Au-delà de l'attendu
Percer le mystère de ce qui reste
Des rencontres impossibles

T. A.

Chère Ursula,

J'avais tout prévu sauf ces grains de poussière qui menacent de se glisser dans le moteur des avions et de rogner leurs ailes. Notre terre de feu et de glace est isolée du reste du monde. Impossible de décoller parce qu'un vieux volcan s'est réveillé, parce qu'il crache une fumée noire et épaisse dans le ciel islandais.

Pourquoi faut-il que vous viviez en Australie et moi en Islande ? Pourquoi faut-il qu'après m'avoir permis de trouver l'âme sœur aux antipodes, les nouvelles technologies m'empêchent aujourd'hui de l'y rejoindre ? J'avais enfin pris la décision, réuni l'argent du voyage, surmonté tous les obstacles, j'étais prêt à sauter dans le vide, dans l'inconnu. Folie, insondable folie. J'ai une famille, un métier, des amis, mille fils me relient à mon pays... Et vous, vous ne pouvez venir, un enfant malade vous retient sur votre continent. M'attendrez-vous, chère Ursula ?

Après une année de messages électroniques, de dialogues à distance, d'échanges de photos, de vidéos, de conversations téléphoniques, tant de rencontres virtuelles, tant d'affinités révélées... Le réel devait s'imposer sauf imprévu ! Nous aimons les grands espaces et les paysages minéraux, nous partageons la langue anglaise, lisons les mêmes livres, écoutons les mêmes musiques, voyons les mêmes films et surtout ressentons, si étrange que cela puisse paraître, la même attirance l'un pour l'autre...

Je suis amoureux de votre portrait, de vos traits délicats et diaphanes, de vos yeux bleus, de votre silhouette fine et légère, de votre démarche dansante et de votre voix si douce.

Et pourtant je doute encore. J'ai beau vérifier la cohérence des informations que vous me donnez, je me demande encore si vous existez bien, si vous n'allez pas vous évanouir comme un rêve au petit matin... Maudit avion qui retarde la présence de mon amour car je suis sûr de vous aimer et presque certain de la réciprocité !

Chère Ursula si blonde, si jeune et si jolie, attendez-moi !

Quelques larmes se mélangent à l'encre du stylo, quel archaïsme ! C'est à peine si je sais encore tracer des lettres à la main sur du papier, pourquoi les communications ne passent-elles plus ? Patience, Ursula, j'arrive bientôt !

Je prends le bateau, le brise-glace s'il le faut.

Je brûle d'amour, Ursula, les mers, les océans attiseront ma flamme si les airs ne la transportent point.

Me voici, ma bien-aimée.

Votre Yvan.

M-N. H.

De l'écume éblouie des crêtes
À la nuit sourde des abysses
Entraînées par quelque Gulf Stream
Elles emportaient dans leur sein
Une romance clandestine

Clavelin du Jura

Parfumé de cassis et de tabac blond
Quels encres, fusains ou sanguines
Tracèrent votre ballade

Fillettes de la Loire

Aux arômes d'acacia et de fruits confits
Plumes d'oie ou d'acier
Quels Rotring ou markers
Rédigèrent votre madrigal

Flûtes de Moselle

Aux senteurs de pêche et de chèvrefeuille
Sur quels papiers de soie, papyrus ou vélins
Se gravèrent vos refrains

Dame-jeanne de Provence

Au bouquet de figues, d'amandes et de noisettes
Quelles écritures rondes, italiques ou gothiques
ornèrent votre manuscrit

Dans quels ports, quels rivages
Échouèrent nos messagères
Est-ce un marin anglais, un pêcheur breton
Qui s'en empara
Nul ne le saura

Ballade en bleu

Tantôt, je nageais jusqu'à la marge,
comme une bulle pleine de mots,
jetée dans l'océan des possibles,
sans ricocher sur les tracés.

Tantôt, je flottais au gré des eaux,
enfilant des rêves,
comme des perles d'eau
sur un pétale de rose.

En fait, une musique intérieure me guide,
entre remous é-
-claboussures d'écume,
de jour,
de nuit,
d'un bouquet de roseaux vert tendre,
au trouble d'un miroir tranquille,
pour me jeter et me fondre,
à l'horizon infini,
immense et si bleu...
dans la mer pour renaître.

A. S.

Sous le galet, la page...

Ce jour-là, vous plongez dans le dictionnaire culturel d'Alain Rey. "Galet" voisine avec "galérien" ou "galerie" en amont, "galetas" ou "galette" en aval, à douce distance de "galeriste".

Dans cet écart organique, tout est dit.

Vous êtes tenté d'en rester là, pour échapper au caractère futile de la chose, préférant porter votre curiosité sur des supports plus en vogue... coquillage, bois lavé.

Mais la question infuse : qu'est ce donc qu'un galet ?

Vingt-quatre mots ouvrent un passage initial : le galet sait la sueur, le sel et les fluides. Il baigne dans une histoire corporelle, sensuelle même, particulièrement touchante.

Toute récupération est vaine. Objet de nature, il échappe à l'approvisionnement que la culture cupide lui inflige (cf. les cairns polycés qui poussent sur nos images aseptisées).

Tout amalgame est fortuit. Contrairement à d'autres représentants de la famille minérale, le galet offre deux faces de valeur égale que la définition seconde envisage.

Dès lors, tout est possible : le galet sauvage et abandonné sur la page semble disposé aux métamorphoses. Son destin n'est pas figé. Sa mitoyenneté avec la puissance des éléments, leur verve, l'a nourri de sensations extrêmes. Le voici émondé, sculpté, façonné pour accéder à une autre réalité : le galet se fait roue, rouage, roulette, organe de précision, avant de revenir à l'humble condition de galet simple, empruntant la rainure, toujours la même, à l'instar de ceux qui écrivent et dont on dit, qu'écrivant, ils répètent le même mot, sans relâche, tournant autour du pot du sens, en quête de lueur ; celle que nous fournit peut-être le galet à gorge, pressenti comme favorable à l'expression.

Vous savez la passe abrupte. De la douleur avec galérien au déracinement avec galerne, le galet fouille depuis toujours la trace d'une plaie... sur laquelle le vent souffle infiniment, pour la ranimer, s'en souvenir.

N'empêche... La liberté des mots retrouvés rendra possible celle du sujet, parlant, parolissant, conscient de la vigueur des images enfin créées. Elles seules susciteront la genèse du galet-guide, premier représentant d'une digne chaîne de témoins vivants, arpenteurs des forêts, éclaireurs d'autres mondes.

Le souffle apaisé, vous revenez une fois de plus sur vos pas ; une citation, que vous n'avez pas voulu voir reste tapie dans le buisson des signes.

Vous pressentez qu'à cette heure, ce pourrait être votre unique projet que d'entendre "le murmure éloigné du flot contre le galet". Et l'objet galet d'apparaître comme le révélateur d'une quête essentielle, ronde, ramassée, poétique à souhait...

Il y a donc un ressort dans le sens, qui propulse celui qui ouvre un livre - à la faveur d'un mot on ne peut plus anodin - de la poussière aux étoiles. Certes, la traversée de l'un à l'autre est fulgurante mais les galets gardent la tête froide au contact des embruns et des galettes barbouillées.

Épilogue

Écrire, c'est reconnaître un mot-galet, singulier, tourner autour, groin au sol, humer ses racines, gratter dans ses parages, y dormir des années. Puis un matin de mai, l'air est plus léger. Faire simplement rouler le galet dans la rainure encrée, le faire suer. Le silence de la chambre rendra possible ce qui se prépare dans les strates intérieures. Le grand film de la vie sera enfin révélé sur l'écran de la page... à l'heure de la récréation.

G. A. (06/12)

L'Éloignée

Éloignée elle était
Au bout de la jetée
Bordée de crabes à la démarche torse
Ronde et lisse la mer à l'heure du couchant
Le sable encore collait à sa peau, et la brûlure du jour

À la surface de l'eau
Un livre mi-effacé, abandonné à la mer
Transmis par la mer
Déposé à ses pieds, elle, l'Éloignée

Des lettres grecques dessinaient le nom de Platon
Oui, c'était le *Phèdre*, et l'amour, et
tous les possibles
couverts d'écailles brillantes, glissant entre les roches
ocres

Les pieds dans l'eau claire où
Se déposaient les premiers fragments de nuit
Elle ouvrit les pages humides

Les androgynes à double face avaient la démarche
maladroite des crabes mordorés
Les hommes, blessés au ventre, étaient dans l'oubli
de leur impossible quête
Heure de sel et de lumière
Oui, *Phèdre* et la mer au couchant

Elle était
Dans l'ignorance du monde qu'elle devinait intuitivement
À travers le livre et la beauté et le texte

Éloignée
Hors d'atteinte, hors d'attente
Inaccessible
Elle tendait le regard vers la limite de l'eau
Futur noyé de mystère et de peur et de rêves

Le silence avait pris possession de la plage
Le ressac des vagues en fin de vie
Laisait un peu d'écume à la limite des châteaux de sable

L'approche de la nuit nourrissait
Des mouvements intimes à l'aube de sa conscience
Impulsions inexplorées
Élans innominés

Le grand disque solaire avait fondu dans l'obscurité marine
Transfusion de lumière aux algues phosphorescentes...

Illisible
le livre refermé
Inconfortable
la roche soudain rugueuse

Elle rendit à la mer son message d'un soir
Étoile filante au ciel équivoque de ses désirs

Brutal retour à l'adolescence ordinaire,
Mutique, cernée par le doute
Cachée sous ses longs cheveux

Éloignée d'elle-même

Les crabes au bout de la jetée attendaient la suite de la
lecture du Phèdre

G. B.

Livre à la mer

Variation 1

Le Demenager partit le 21 juin 1948 du port de Palos (Espagne). Nous avions dû fuir une invasion de vers en catastrophe. Pour ma part, c'était un feu que j'avais dû fuir, je venais d'Alexandrie, débordant de livres précieux que je désirais sauver à tout prix. Le capitaine du bateau était malheureusement un incapable : pendant plusieurs jours, il nous cacha que nous avions dérivé, il conservait ses notes en secret sur son carnet de bord.

Le jour de l'équinoxe d'été, une tempête se leva. J'en fus le seul survivant. Je me retrouvai sur une île déserte, entouré de débris échoués. Le carnet de bord, je le retrouvai le jour suivant et j'envoyai un livre qui partit vers d'autres bibliothèques. Une nouvelle tempête se leva, une goutte d'eau entra dans le livre mal fermé et une page fut dissoute. Mais plus tard, celui-ci ayant traversé la mer, trouva une place libre dans une bibliothèque de grande valeur. Celle-ci, ouvrant le livre, embarqua sur le "Grand" et me sauva.

Nous étions, somme toute, très jeunes. Ma salvatrice était femelle et j'étais mâle. Nous vécûmes heureux et eûmes beaucoup d'étagères récemment montées.

Variation 2

Le Titanic II partit le 21 juin 1948 du port de Palos, (Espagne). Nous devions partir en catastrophe, à cause de la guerre. Malheureusement, le capitaine du bateau était un incapable. Le bateau dériva donc pendant plusieurs jours. Le capitaine faisait des calculs en cachette pour savoir où nous étions, mais, craignant une mutinerie il ne nous disait rien. Le jour de l'équinoxe d'été, une tempête se leva et coula le bateau. J'en fus le seul survivant. Puis, je trouvai le carnet de bord du capitaine et j'envoyai un message attaché à la patte d'un oiseau. Une tempête se leva, une goutte d'eau effaça une lettre du message. Mais quelques jours plus tard une jeune fille trouva le message sur une plage. Elle sauta sans attendre dans son yacht et me sauva.

Nous étions, somme toute, très jeunes et nous eûmes beaucoup de petits enfants.

Vertige

*"Le réel commence quand on ne comprend plus rien
à ce qu'on fait, à ce qu'on sait." Henri Matisse*

Elle prit un ballon auquel elle accrocha son message.
Porté par les vents et la chaleur du soleil, ce ballon traversa
la Méditerranée, jusqu'en Syrie. Thaer le trouva. Intrigué,
il le prit avec précaution, l'observa, le retourna, jusqu'à
découvrir le sachet qui contenait un morceau de papier... Il
le prit entre ses doigts de douze ans, le déplia, prenant
garde de ne pas le déchirer, car il avait souffert de l'humidité.

Il lut.
"S'il te plaît, invente-moi la paix
comme une urgence d'aujourd'hui
pour faire grandir l'humain
pour sauver la planète."

Supplique, appel au secours,
transparence du message
opacité des coeurs

Toi seul, le découvreur, pourras décider
que le flacon est à moitié plein ou à moitié vide....
Toi et tes frères.
Moi et mes frères.

Serait-il possible d'escalader une falaise pour franchir
l'impensable ?
Le vertige reste à vaincre
mais l'oeil est toujours là pour inventer le futur
La main en sait plus que la tête
mémoire des doigts
mourir à l'imaginaire.

Ch. L.
Conques, le 31 mai 2012

2^{ème} partie
La mer
m'a donné

Sans titre

Si comme un bois flottant
Ma bouteille dérive
Après de tes pieds tendres, enfouis en sable doux,

Fais-en une œuvre d'art
De celles qu'on voit souvent dans l'abri des pêcheurs.

Orne-la de lichen bien séché au soleil
Comme une couronne d'épines
Fut celle d'un autre homme.

La bouteille est la croix
Mais tu le sais déjà puisque tu l'as ouverte
Je ne souhaite ni beaux ornements
Ni fier enterrement.

Quelques grains de ce sable
quelques gouttes de cette eau
Même pas mon nom gravé
Que d'ailleurs tu ne connais pas

Nous ne sommes qu'un seul
Nous, les naufragés de la vie.

Ces mots, j'imagine que quelqu'un les lira
Mais tu les as déjà lus.

Et que, comme une statue,
Dans un coin de rocher
On saura que d'un être est sorti SOS
Et que d'un autre est venu j t'm

Que le silence est beau
Quand il se lie à l'éternité

Nous tous à jamais rassemblés.

J. L'H.

La plage

Nous sommes en haut des marches qui descendent vers la plage. Au loin, une ligne de vagues se dresse un bref instant et se dévide doucement sur le rivage. L'écume grise a absorbé, sans broncher, les égouts de la ville. Le vent du large nous apporte, de temps à autre, les effluves de narguilé qu'on fume près de l'eau. De-ci, de-là, de jeunes hommes, aux cheveux bruns luisant sous le soleil, se languissent près du rivage. Une femme, la tête auréolée de son voile noir, attend, en grignotant près de la table en plastique, que ses enfants terminent leurs jeux. Des couples d'amoureux échangent leurs secrets et leurs espoirs. C'est encore l'hiver, c'est encore paisible. Les chiens et les poules, en bas de l'escalier, s'ébrouent dans le sable. Nous descendons marcher sur la plage.

Ch. B.
Beyrouth,
avril 2012



N.B.

*"Depuis longtemps, je tricote
l'écriture et la psychanalyse,
je tiens les deux fils. Entre oubli
et retrouvailles, je m'énerve."*

A.A.

"Ouvrir la porte..."

Un entretien avec Arlette **ANAVE**
analyste et auteur

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une
écriture
plus lente".
(M.Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives

cursif, ive : adj. 1792, coursif,
1532, latin médiéval cursivus,
de currere, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. "On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente".
(M. Cohen), Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

"Qu'on dise reste oublié
derrière ce qui se dit
dans ce qui s'entend."

Lacan affirme cela dans
l'Étourdit (1972).

Voilà qui résume bien
la tension que je ressens
et les temps de l'une
à l'autre.

Sachant ton intérêt pour l'écriture et la psychanalyse nous t'avons proposé cet entretien pour Cursives et tu nous dis que cette demande t'a perturbée...

AA : C'est vrai, cela m'a obligée à faire retour sur cette question toujours en suspens, mais aussi sur des périodes de ma vie dont je n'ai pas fait le deuil. L'hôpital psychiatrique par exemple où j'ai travaillé plus de trente ans et où j'ai dû me battre pour la psychanalyse. Il a fallu convaincre les équipes, les patients et l'administration.

Écrire aussi dans les associations d'analystes sur la clinique et sur ma pratique de psychologue, qui à ce moment-là se construisaient en référence à la psychanalyse.

Écrire dans les ateliers d'écriture que j'animais à l'hôpital, je vous en ai parlé.

Tout cela était stimulant, intéressant, je n'en n'ai pas encore fini, c'est encore là, pas oublié mais pas actuel non plus. C'est de devoir y revenir qui m'a troublée.

Quand as-tu découvert l'écriture ? Tu nous as dit que tu écrivais déjà très tôt.

AA : En fait, je me destinais plutôt aux Lettres. Dix huit en français au bac cela vous marque dans ce sens. Mais je ne voulais pas être professeur et puis la philosophie ne m'a pas convaincue, j'étais hypercritique, je voulais être indépendante et gagner ma vie. Je me suis dirigée vers la psychologie, puis vers la clinique, mais toujours avec l'idée que j'y reviendrais.

C'est comme ça le désir, ça traverse, on croit, on découvre, on retrouve.

Il y a des choses qui restent même longtemps hors de vous, un nouveau regard peut se découvrir en écrivant.

Il y a comme ça des éléments que j'ai retrouvés par l'écriture, mon expérience de psychologue d'enfants.

Je l'avais "oubliée", mais c'est la première chose que j'ai évoquée dans l'écrit que j'ai produit à la sélection du D.U. (Diplôme Universitaire) d'animation aux ateliers d'écriture, à Aix-en-Provence, trente ans après !

C'est mystérieux ce "tricotage", c'est plutôt de carrefour que je devrais parler.

Les pratiques d'écriture...

Bon, votre question. Oui, ma première pratique d'écriture, disons professionnelle, c'était à l'hôpital : j'animais des ateliers de poésie. Il faut restituer le contexte.

Nous, je dis bien nous, ne voulions pas supprimer la maladie, nous voulions plutôt la faire fleurir, "Cent fleurs" nous faisaient signe

Et nos modèles, c'étaient les psychiatres de l'après guerre, ceux qui avaient accueillis des résistants comme Tosquelles et Bonnafé, ceux qui voulaient abattre les murs de l'asile comme Gentis, Copper et Basaglia, nos références c'étaient, en dehors de Freud et Lacan bien sûr, Deligny, Deleuze, Guattari, Foucault.

Je ne saurais les citer tous, mais ce que je veux dire c'est que faire de la poésie n'avait rien d'original.

Ce n'était pas l'"injection culturelle" à la place du médicament comme cela se fait aujourd'hui.

J'ai d'ailleurs commencé avec l'équipe de Tosquelles (fils) avec qui je travaillais aussi et puis j'ai fait mon propre atelier par la suite avec les stagiaires et certains infirmiers qui ont même pris ma suite quand je suis retournée à mon rôle de psychothérapeute.

Comment procédais-tu ?

AA : Eh bien, il y avait un temps pour l'atelier, il durait environ une heure trente.

C'était un temps hebdomadaire et prévu, toujours à la même heure, le même jour. Il n'y avait pas de prescription, mais les infirmiers savaient qui était là parce qu'untel avait dit le matin à la réunion quotidienne qu'il voulait venir.

J'étais les livres sur la table, on en avait beaucoup, on allait les choisir en librairie avec les personnes intéressées, j'ai amené certains des miens. Il y avait un quart d'heure de lecture silencieuse d'une page choisie dans un des bouquins, puis lecture de chacun, enfin travail de groupe. Cela allait du panier de mots, à la lettre imaginaire, au cadavre exquis, etc. ou bien une contrainte formelle adaptée de l'OULIPO, puis un temps d'écriture personnelle. Le principe étant de faire résonner la lecture silencieuse et la relative dispersion du choix des mots, de la voix, des paroles entendues, de celle qu'on veut faire entendre.

Chacun lisait son texte. Il est arrivé que je lise le texte de quelqu'un qui ne pouvait pas le faire.

On ne traitait pas le texte, on n'en parlait pas, il n'y avait aucune interprétation, ni digression à son sujet.

Chacun pouvait repartir avec mais en général il le laissait. Chaque

atelier avait sa vie propre dans l'institution.

Il y avait aussi des arts plastiques, du cinéma, de la photo, de l'opéra, cela communiquait, mais sur des expériences différentes.

J'ai dit que j'étais retournée à la psychothérapie, c'est vrai l'"organisation" hospitalière a pris le pas sur moi.

Elle aime bien que les statuts soient clairs, indubitablement c'était mon travail avec la psychanalyse qui primait, j'ai laissé l'atelier.

Qu'écrivais-tu en parallèle ?

AA : Une autre scène. Les analystes sont passionnés par l'écriture, alors j'y suis revenue par là.

Les associations d'analystes produisent un tas de revues assez éloignées de la nôtre, puisque on n'y fait pas de la poésie, mais on écrit beaucoup sur l'art et sur les écrivains. Lacan a donné le nom de *Joyce, le symptôme* à un de ses séminaires, et donné le titre *d'Écrits* à son œuvre. Il s'interroge sur *l'Instance de la Lettre* dont il fait un chapitre entier, sans oublier celui qu'il consacre à *La Lettre volée* d'Edgar Poe. Quant à Freud, il intègre Léonard de Vinci, Jansen et bien d'autres.

Je cite pour mémoire, mais c'est très modestement que j'ai écrit dans ce cadre : on préparait un texte pour une conférence et puis c'était publié dans la revue.

Là encore, je me suis surprise à scruter la langue de Michaux, la peinture de Bacon, les fresques de G. Caccavale, un peintre du Cirva (Centre International de recherche sur le verre et les Arts plastiques).

Ailleurs, j'écrivais pour des expositions, mes amies étaient souvent des peintres.

Dans la psychanalyse, il y a une espèce de contrainte morale à écrire sur sa pratique car l'écoute immédiate de quelqu'un doit être reprise, comme réécoutée autrement, parlée à d'autres, redécouverte. J'ai écrit aussi dans ce cadre.

Lacan...

AA : Lacan et les psychanalystes ont posé un regard neuf sur tout ça. J'ai cité au début une phrase de lui pour insister sur ce qui est important pour nous dans le langage.

Cette interjection : "Qu'on dise" qui débute sa phrase, dit bien qu'il y a du mouvement et du désir dans le langage, que ce n'est pas une langue morte sous prétexte que du passé ou de l'oublié gît en elle.

Lacan fait la différence entre énoncé et énonciation en ce sens qu'il y a dans l'énonciation un branchement du langage au corps et au désir.

La poésie est le témoignage le plus direct de cette différence. Même pour ceux qui se sont exer-

cés à faire disparaître toute émotion de leurs énoncés, je pense à Brecht, à Perec ou au Nouveau Roman, il y ce "je" qui parle ou qui encombre, ce qui est la même chose.

"Qu'on dise", ce n'est pas "qu'il dit" ou même "je dis que". C'est l'autre qui est évoqué, l'autre du message, l'adresse, le temps du sujet.

Dans le langage, on oublie cette adresse, mais on peut l'entendre parce qu'elle a fait trace, déposée dans la langue, à notre insu. Pas oubliée donc.

La parole, l'oubli...

AA : L'oubli fait parler. Cela agace bien les idéologues d'aujourd'hui qui voudraient bien se débarrasser du passé, de la complexité du vécu et du père à l'occasion.

C'est pesant un père ! Le mien m'a fait boire Victor Hugo au biberon, lui-même était un poème et je suis la preuve de cet oubli. La poésie ne s'apprend pas, elle travaille avec l'oubli, comme la psychanalyse d'ailleurs.

Mais enfin l'époque est à la simplification, tout cela prend du temps et les neurosciences sont là pour rassurer le bonhomme et lui ôter l'idée que pour parler, pour écrire il faut du désir. Quelques neurones s'il vous plaît...

Qui de Freud ou des Surréalistes ont influencé Lacan ?

AA : Lacan ne se réclame que de Freud. Par contre, il connaît Platon, Descartes et Merleau-Ponty par cœur, il dialogue avec les philosophes. Mais sa façon d'aborder les questions du début du vingtième siècle, par exemple la question du sens, n'est sans doute pas la même. On peut dire que chaque courant de pensée traite cette question différemment, mais tous mettent le sens en question à cette période précisément.

Les Surréalistes la font éclater, les philosophes analysent construction et déconstruction, je pense surtout à Derrida. Lacan lui, l'inscrit dans la dimension de l'Imaginaire à côté des autres dimensions du psychisme : le Réel et le Symbolique.

Pour répondre à la question, c'est moins une influence qu'une recherche avec des branches qui ne s'excluent pas pour autant.

Sûr, il y a eu des guerres et des meurtres dans ces mouvements et se passer du sens...

Pourtant, on ne peut pas dire que la découverte de l'inconscient n'y soit pas pour quelque chose. Mais Lacan a mis le sens du côté de l'idéal donc de l'Imaginaire, il ne le supprime pas, il le met en fonction.

C'est un peu compliqué de l'expliquer en deux mots.

Comment construire ensemble des savoirs nouveaux à ce sujet ?

AA : Il y aurait du travail pour un cartel sur l'écriture. Un cartel, c'est une structure qui est inventée par Lacan pour éviter l'effet de "colle" du groupe de travail. Il est constitué par quatre personnes qui en choisissent une cinquième appelée "plus un".

La colle, ça pourrait être la projection ou la contamination, ce qui fait bla bla ou mélasse des "ego". Le cartel a une durée limitée à un ou deux ans maxi.

Cette figure est censée parer aux effets de groupe. Du moins, en psychanalyse.

Qui est le cinquième personnage ?

AA : Il est celui qui fait fonctionner le groupe, peut-être pour empêcher le personnage. Il est supposé en savoir un peu plus sur le sujet qui doit ouvrir sur des écrits. Il est choisi, invité. Il représente l'étincelle qui facilite ou pas la production des textes.

D'où viendrait qu'il est supposé savoir ? Quelle serait son expertise ?

AA : Il n'en n'a aucune. Il fonctionne dans le "comme s'il savait", dans le semblant. Ce

savoir lui est supposé et c'est souvent la raison du choix, mais cela peut être un artiste, donc ce savoir n'est pas ordinaire.

Se soigner par l'écriture ?
Quand Rilke allait mal, Lou Andréa Salomé pensait qu'il aurait besoin d'une analyse. Il a toujours refusé pensant que cela tuerait son écriture. Cela l'a tué, mais sans qu'il ait fait d'analyse. C'est une appréhension fréquente que celle du rôle destructeur de la psychanalyse sur l'écriture.

AA : Qu'il s'agisse d'écrivains comme Rilke ou Lou Andréa Salomé ou de n'importe qui, une règle : une analyse ne se prescrit pas. Personne ne peut parler de ton désir à ta place.

C'est ton propre texte, c'est toi le traducteur, toi qui croit et aussi croit savoir.

Habiter un texte...

AA : C'est complexe cette habitation. Elle relève de l'énonciation et du corps.

Je vais prendre un exemple, c'est celui d'une phrase d'un patient schizophrène : dans la nuit noire de son délire, il me dit que "la schizophrénie est une lampe pour la vérité".

Cet énoncé ne s'adressait pas à moi, mais ce patient me parlait. Lui, il habitait son texte, moi, je le portais comme le secrétaire qui consigne ce dire.

Qu'il s'agisse d'oral ou d'écrit, il faut habiter un texte pour être entendu. Habiter, c'est injecter un peu d' "étant". Cela le fait exister le texte. C'est un peu Heideggérien !!

Porter un texte c'est aussi y croire.

AA : La psychanalyse, ça fonctionne au transfert, c'est à dire à la croyance. On croit en soi, à ce qu'on dit.

En écriture c'est pareil, c'est parce qu'on croit à son propre texte qu'on peut le dire et l'habiter.

Mais l'entendre, c'est autre chose, il y a du mal-entendu parce qu'il y a de l'autre et c'est pourquoi le langage de Lacan n'est pas celui des linguistes.

S'il n'y avait que métaphores, métonymies, phonèmes, etc. sans cette habitation du langage, il n'y aurait que "linguistérie". C'est un néologisme qu'il a créé pour expliquer ça.

La langue, il ne suffit pas de l'apprendre, c'est elle qui vous apprend, il faut l'user. Enfin, c'est ce que m'évoque "habiter un texte".

Alors comme le sujet désirant est aussi ingénieux, quand il ne peut user d'une métaphore, il trouve une suppléance. Une sorte de traitement, pour reprendre l'exemple de Rilke.

Tout cela pour dire que la subjectivité est engagée dans la langue autant que sa structure qui nous vient de l'autre. Et c'est une autre façon, insatisfaisante je m'en excuse auprès de ceux qui m'ont posé la question, de dire que "l'inconscient est structuré comme un langage".

Parlons de tes propres textes. Comment se fait-il que tu les habites avec autant d'évidence ? On a le sentiment que tu pousses la porte et que tu entres.

AA : Un pousse à la poésie ? On n'y entre pas si facilement, on résiste à son propre texte. Il s'agit d'ouvrir une porte qui a été fermée, pas pour rien. Je vous ai parlé de mes allers et retours.

Quand j'ai rencontré Filigranes, c'était une écriture en attente, imprécise mais déjà là. J'ai écrit qu'il était temps. Que j'étais comme un marin d'eau douce à humer le vent avec mon doigt.

J'ai mis les voiles vers votre chaleureux point d'accueil, cette revue que j'ai rejointe et dont j'ai ouvert la porte comme "poussée" par la poésie, parce que la porte universitaire du D.U. d'écriture ne m'appelait pas vraiment.

Était-ce une folie ? Quand tu pousses la porte, tu as tout ça dans la tête. Je l'avais d'autant plus fort que je me posais cette question-là.

Tout le monde a son style. Ça ne peut pas se résumer à la formule : "Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée." Habiter son texte renvoie à celui qui écrit, mais aussi à celui qui écoute, "à ce qui s'entend".

On sens comme une profondeur dans ce que tu écris, quelque chose qui nous parle, qui recèle du savoir...

AA : Il n'y a pas de profondeur à la parole. Ce n'est pas verticalement qu'on parle, du fond de son inconscient par exemple, c'est plutôt une surface commune dans laquelle une coupure s'opère. On pense qu'il y a quelque chose derrière, caché, à découvrir, à révéler. C'est ce qui fait la curiosité et qu'on ouvre la porte, qu'on continue à parler et à écrire.

C'est parce qu'aucune surface n'est accessible, qu'il n'y a pas de communication d'inconscient à inconscient par exemple, Lacan dit "Il n'y a pas de rapport sexuel", il n'y a pas de profondeur.

Pourtant il y a des différences, des gens qu'on écoute plus facilement que d'autres, c'est dans le

style, la manière d'aborder un texte. Ce que vous devez sentir dans ma façon d'habiter un texte, c'est tout ce qui s'est passé pour moi en ouvrant la porte.

J'ai trouvé avec vous une conviction, une énergie, la force de laisser au vestiaire de vieilles peurs, rancœurs et autres humeurs, d'aller gambader sur mes propres chemins en m'apuyant sur mon stylo et rien d'autre.

Il est probable que c'est cela que vous avez pu entendre, cette coupure que j'ai voulu faire. J'ai rejoint "cette bande d'étourneaux", c'est bien ainsi que vous nous avez qualifiés, Michel et toi dans votre recueil : *Saisons d'émancipation*, qui n'attendent qu'un signe de l'autre...

Du rouge dans le paysage ?

AA : Il y a aussi cet appel, car le paysage n'a pas dit son dernier mot. Ce qui m'intéresse dans Filigranes, c'est qu'il y a du paysage, du paysage des origines, mais aussi du rouge, c'est à dire la question politique qui a agité toute ma vie jusqu'ici. Ce qui nous rapproche est ce que je viens chercher. Le rouge y a pris sa vraie couleur.

Mais, il n'y a pas que le rouge. Il y a l'amour, l'amitié. J'ai eu des amies très chères avec qui j'ai

écrit, des amies peintres. J'ai fait deux recueils de poésie dont un avec Patricia Camacho, une de ces amies que je ne vois plus aujourd'hui. On a labouré la colline de nos godasses, de mes stylos, de ses crayons, de ses photos. C'était des dialogues à deux voix, peinture, écriture. On en a fait un recueil non édité. C'était des petits textes sur Pastré, la Sainte Victoire, le Parc Borély, tous les lieux où l'on marchait. J'ai rassemblé aussi d'autres petits textes dans un autre recueil, *Avril comme il vient*.

Je n'écirais peut-être plus comme ça, mais je n'en suis pas sûre, je les reconnais bien, c'est le temps qui n'est plus là. J'écis autre chose : un papier sur mon patronyme dans mon école de psychanalyse l'an dernier et puis pour *Filigranes*. J'ai pas mal abordé la question du judaïsme aussi.

L'écriture est-elle une revanche, un dépassement, un contrefeu à l'engagement ? Tu as écrit à partir du travail de Christian Boltanski qui renvoie à l'épreuve des camps de la mort...

AA : Le texte commence quand les fantasmes tombent. C'est le trajet des fantasmes, tu es habité par des fantômes et tu vois se construire ton fantasme derrière ce que tu écris. Le fantasme, c'est par exemple l'origine, la formule que tu as déduit de ce que tu as vécu. Tout le monde fait ainsi, sauf à écrire des textes

pour se faire comprendre. Sinon ce qui compte, c'est d'écrire, après tu te fais comprendre.

Tu es donc animée d'un désir d'un autre ordre que celui de te faire comprendre...

AA : Si tu comprends pourquoi tu écris un texte, tu ne l'écris pas. C'est comme ça pour moi du moins. L'écriture part d'un inconnu, de ce que tu découvres, d'une émotion que tu ne connaissais pas. Tu as parlé de Boltanski, mais j'ai aussi écrit sur des expos de Christian Lacroix, de Vélécovic, sur les Futuralistes, Bacon et Michaux comme je l'ai dit. J'aime écrire sur ce qui me surprend. Mais aussi sur des villes : Marseille, Lyon, Jérusalem.

Si tu as écrit tout ce que tu as à écrire, tu n'as plus de désir.

Nous avons toujours réfuté l'idée qu'on écrit pour s'exprimer.

AA : On revient à la question du sens. L'expression personnelle cherche souvent la compréhension, c'est en cela que ce n'est pas défendable.

Fili publie des textes lisibles même si la compréhension, c'est à dire le sens, l'imaginaire de quelqu'un, comment il se voit, n'y est pas recherché.

C'est plutôt le thème qui a des effets d'écriture, mais on voit qu'il est large, qu'on peut le prendre par plusieurs bouts. On accepte non pas le sens, mais le style et comme c'est un travail collectif, il faut qu'on perçoive le particulier dans la poétique des textes. Cela donne une liberté dans l'écriture que j'apprécie beaucoup.

Cet entretien, retranscrit par Monique d'Amore, a été réalisé par Nicole Brachet, Odette et Michel Neumayer.

Filigranes a reçu :

Jean-Charles Paillet : *Ici et là farandole la vie*
www.lapetiteedition.com

Gilles Girard : *Rythmes Dissidents. D'ici-Dans.*
www.TheBookEdition.com

Claude Ollive : *Je vous aime. Aux vieilles gens de notre temps.* (Gravures : Christiane Lapeyre). La Grange à palabres. 12320 CONQUES.

www.ecriture-partagee.com

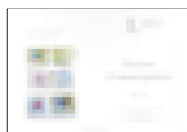
À découvrir, sur le site de la revue...



1984 - 2004 / En archive, l'intégralité du CD d'anniversaire des 20 ans de la revue (textes, entretiens, lectures, photos, chansons).



Saisons d'émancipation / un recueil de l'intégrale des éditos de la revue, augmentée de photos et de poèmes.



Les chantiers : des contributions autour de différents thèmes : # Rendre l'écriture visible... # "Écrire, ébranler le sens du monde, y déposer une interrogation indirecte..." # J'aurais voulu aimer écrire dans un autre genre... # Publié pour la première fois # Écrire sur papier, écrire sur ordinateur : quelles évolutions, quels changements ? # etc.



N.B.

Ponctuation

"La poésie n'a pas pour fonction de dire l'amour comme on décrit un paysage ou une scène d'intérieur mais de le générer. En retour et simultanément l'amour génère la poésie lyrique qui n'existerait pas sans lui ou qui resterait extérieur à l'intimité de l'être." Félix Marcel Castan

Grain à grain de couleur. Un mandala
Matérialité de l'œuvre.
Impermanence du temps
Dématérialiser l'œuvre.
Écrire un "vers de pur néant"
Transparence. Glissement.
Interpénétration.
Osmose des temporalités



Un pied dans la chimie
l'autre dans l'alchimie
Nos solitudes
La voie comme un mandala
révèle l'oiseau magique
Au cœur de chacun
Du pouvoir de la pensée
et le réseau se tisse
Au sacré du chant la source

"À l'instar de la poésie qui génère l'amour lequel génère la poésie, nos échanges virtuels ajoutent au kaléidoscope des vérités en synchronicité." Anny Gleyroux



Comme la grève se découvre
Un oiseau blanc marche avec son reflet
Effleurant la vase
Chaque marée dit le mystère
Naissance spirituelle

Ô neige du septième jour
Déjà la souffrance tisse sa soie
Expérience mystique
Naissance charnelle
Chemin d'intuition

"Il faut croire à l'impossible." Edgar Morin

Soie des souffrances
Lande verticale
Lame de fond Lames mêlées
Ames mêlées Jusqu'au silence

Vague d'amour. Lumière du souffle
Veille la Maat. Ô Jumelle noire
Matines la tristesse en conscience.
Jusqu'à la joie
Au frêne tutélaire
l'appel de la lune inverse le sens



*"On ne peut pas investir le vent
mais on peut rester la fenêtre ouverte"*
Krisnamurti



Un voyage se projette
Le vent trace le sillon du vagabond
La route nourrit le chemin de l'errant
L'âme sauvage telle la Polaire
nous guide

Nos inconscients féminins sourdent
L'eau l'herbe les arbres la terre
nourrissent les corps
L'amour contamine les êtres
Le ciel est moins bleu mais au fond
il est ce que l'on veut

*"Ainsi va la vie : elle nous propose une version
de l'existence sans point ni virgule,
c'est à nous de la ponctuer."*
Dario Sorh

A.G.

Gravures : Chantal Derin

3^{ème} partie
Ricochets

Le petit Prince de la plage

Vois-tu ces petits fragments de verre bleus, verts, blancs, bruns plus ou moins bruts, érodés, mats ou brillants, je les ramasse chaque jour. Ainsi tout en foulant le sable d'où ils sont nés, je m'imagine leur parcours fabuleux pour certains et beaucoup plus tranquille pour d'autres.

Mais leur vie n'est pas terminée, sais-tu que rentré chez moi, je les trie, par couleur, par forme, les petits et les grands, les images qu'ils m'inspirent et parfois je pars en voyage comme s'ils m'entraînaient dans une histoire à remonter le temps.

Élément d'un puzzle inextricable dont je ne découvrirai jamais la source véritable ! Petit grain de sable associé à une multitude pour fabriquer l'objet de verre dont je ne dispose que d'un terne éclat, d'où viens-tu ? De quelle galaxie, de quel creuset volcanique, de quelle explosion planétaire, de quel souffle originel es-tu né ? Combien d'années lumière nous séparent de ta naissance ? Combien de questions pourrais-je écrire, combien de philosophes pourrais-je interroger, combien de sites encyclopédiques pourrais-je consulter avant de revenir sur cette plage où l'autre matin j'ai rencontré ce jeune garçon qui, avec une cuillère à café, tentait de vider la mer dans le trou qu'il avait creusé...

Avec son sourire plein de naïveté, il m'interrogea : "Dis, combien de temps me faudra-t-il pour remplir ce trou et vider la mer ?"

Alors, d'un ton sévère et bienveillant, je lui ai parlé des petits fragments de verre bleus, verts, blancs, bruns plus ou moins bruts, érodés, mats ou brillants que je collectionnais et qui m'avaient moi aussi entraîné vers des interrogations pour lesquelles je n'avais pas de réponse.

- "Petit Prince de la plage, lui dis-je, je vais t'aider à remplir ton trou, ainsi nous irons deux fois plus vite".

- "Je ne suis pas sûr, me répondit-il, parce que toi, tu n'as pas de petite cuillère comme moi".

Son sourire était si radieux qu'il m'a semblé que derrière son dos deux petites ailes ont frémi et dans un souffle de brise sucrée il disparut.

Et reprenant ma cueillette de fragments de verre bleus, verts, blancs, bruns plus ou moins bruts, érodés, mats ou brillants, je me dis à moi-même, qu'importe j'ai l'éternité devant moi pour y répondre !

Alors vois-tu...

Cl. O.

**Tous les bébés
ne s'appellent pas
Giulia**

tente
observatoire
couple
accouchement

rue
froid
misère

venir au monde
bébé
mort-né
petite fille
sans abri

*J-J. M.
mardi 1er novembre 2011*

13 haikus de saison

pour Isa et Pierre

c'est l'air qui suspend
du cerisier la blancheur
vif allègement

* * *

soudain les colzas
à trancher d'une lame
jaune l'horizon

* * *

silence en deçà
pailler de hautes neiges
silence au-delà

* * *

chevet allumé
au dehors fleur éclore
double intimité

* * *

enfance du seuil
glycines d'inclination
pour le vent ailé

* * *

les couleurs aussi
du printemps sont acides
ainsi douceur va

* * *

pli à pli pour que
s'ouvrent de jeune épure
les feuilles soudain

* * *

Arbre de Judée
à contre-ciel salves
du jaillir mauve

* * *

joutes d'espace
aux lilas qui résistent
le vent se défait

* * *

rose elle oserait
d'une ombre à son cœur serré
darder l'épine

* * *

flache en chemin
sensible miniature
d'oiseau qui s'ébroue

* * *

gestes au matin
par la fenêtre ouverte
adieux déjà

* * *

temps du sablier
de larme ou de joie mais Qui
lira ton signe

C. B.

3^{ème} partie
Ricochets

Un disque, une photo

J'aurais voulu juste un moment de plus pour lire et relire ce dernier poème, reprendre le résumé de ce livre que j'ai négligé.

Me replonger une fois encore dans les bris de pensée que patiemment je collecte lors de mes navigations sur écran. M'en imprégner, m'y baigner.

J'aurais peut-être fini par comprendre, au retour, pourquoi je n'ai jamais écrit sur elle et pourquoi le moment est venu.

(Tout sur ma mère, proclame Almodovar sur mon écran, en musique, en travellings, en plans rapprochés ; préserver le lien, garder vive son empreinte, voilà l'affaire.)

Il faudrait alors retrouver cet air de Massenet qu'elle affectionnait tout particulièrement. L'*Ave Maria* de Gounod entendu tant et tant de fois. Elle, assise sur son sofa, vêtue ce dimanche-là, celui de la photo en noir et blanc, d'une stricte robe à fleurs.

De ces robes dont on voudrait que la texture fût souple et soyeuse. Dont les couleurs chatoyantes nous auraient plongés en eau profonde, comme tous ceux présents ce jour-là, ce jour d'amour-toujours.

Cela comme une bulle parfumée, un tourbillon qui remonte à la surface de l'eau, (un panoramique qui enferme Barcelone en un immense mouvement concentrique, somptueux, désespéré.)

Me décoller d'un pavillon de gramophone. Me resaisir face au tournis d'une étiquette rouge sur fond noir avec son fameux épagneul. Comme lui, prêter l'oreille, une fois encore, à la musique céleste d'un vinyle oh combien fragile ! Percer le mystère d'un soixante-dix-huit tours sous pochette kraft, son message sans retour.

Il y aurait encore à inventer les mots qui recréent sa posture. Elle, assise sur le bord du sofa en ce dimanche de pose. Sous son immobilité apparente, des sentiments que je n'avais jamais jusqu'alors imaginés.

Savoir qui se tient derrière l'appareil. Qui commande le déclencheur ? Qui déposera quelques jours plus tard chez le photographe une bande de celluloïd de marque Agfa, Kodak peut-être, qu'un pâle rayon d'hiver a troué et dont les bains chimiques jamais ne révéleront l'abîme de sentiments.

(Tout sur ma mère annonce Almodovar, multipliant les intrigues, mélangeant les personnages. Une mère pleure son fils. Des acteurs montent une pièce. Le sang est à la fête.)

*"Va, va, ne te retourne pas, va..."**

Maintenant, c'est toujours, écartons l'éphémère
et la cendre,
Une aube sans désordre est un destin perdu.
Que chaque épaule offre son nid.
Il faut hurler à gorge folle, donner vie au printemps.
Soyons partout, enfants prodiges du futur,
Le feu est rare, aveugles sont les vents.
Partout nous guerroyons !
Les mots sont prêts à tout pour le combat,
tangible ou légendaire !
Fions nos rêves aux chants des merles, aux caresses
du bois, aux cicatrices de la pierre.
Offrons ces feux d'étoiles blotties sous nos paupières,
Les mots nectars du temps, l'espoir à pleines dents !

P. C.

() James Joyce*

Sans reculer

Je les ai bien vus à Jérusalem
Papiers pliés, minuscules, gisants,
Tour à tour prières du mur ou balayures,
Muettes supplications confiées
Au sac poubelle, à nos pieds.
Flot anonyme et silencieux
Décroché du Kotel

Signes transparents
À l'inconnu qui passe, à l'amoureux qui passe
Au marin sauvé
Et qui parlent au ciel.

À ramasser. À lire. À filmer.
Comment s'en saisir ? Cet acte n'est pas permis.
Ne pas le louper, ne pas se hâter.
Mes mains tremblent et je n'y vois plus très bien
Tant la lumière est blanche sur ce mur.
Je ne veux pas reculer.

Mais tout ce désespoir sur l'immense place
Sur ces nuques courbées dont le corps se balance
Traces englouties venues du fond des siècles
Je ne veux pas oublier.

A.A.

Ma télévision

Pluie d'éclairs désordonnés
Noyé dans le flot d'informations
On ne sait plus quelle goutte regarder
Quel grondement de tonnerre écouter
Le temps est à la révolte étouffée
Impuissant face aux caprices de la météo

Mouvement sans vie
J'ai peur d'être libre
Elle choisit mes programmes cérébraux
Je n'ai plus qu'à répéter
Et à échanger avec mes frères
Des paroles déjà mâchées

L'essentiel frappe à ma porte
Je n'ouvre pas à l'inconnu
Je suis devant mon faux ami
Qui guérit ma solitude

K. B.

Je me réveille encore dans cet enfer. Cette pièce que je connais trop bien, mais que j'ai du mal à abandonner. Je me relève pourtant, par habitude plus que par envie, et je regarde autour de moi. Tout est à sa place.

Comment cette constance que je désirais tant a pu devenir aussi étouffante ? Cette question, je me la pose à chaque réveil.

Sans grande conviction, je regarde au pas de la porte. Et c'est avec surprise que je vois une enveloppe, la première depuis des années. Je la tiens dans ma main et la regarde avec curiosité. Et je reste ainsi figé pendant un temps indéterminé.

Il y a bien mon nom et mon adresse, mais rien à propos de l'expéditeur. J'ouvre l'enveloppe. Il s'agit d'une lettre écrite avec des caractères qui me sont inconnus. Et sans raison, mon cœur bat un peu plus vite qu'à l'accoutumée.

Je repousse l'étreinte de la solitude. Je me sens un peu plus léger, comme porté par un courant d'air frais. Je fouille dans ma mémoire afin de pouvoir peut-être déchiffrer cette lettre salvatrice.

Et sans que je m'en rende compte, je me réveille à nouveau.

L'enveloppe n'est plus dans ma main. Pourtant mes sentiments sont intacts. Je me relève dans la tiédeur de cette pièce. Je regarde autour de moi. Tout est à sa place. Cette constance ne m'opprime plus, elle me rassure un peu maintenant. Aucune trace de l'enveloppe, il s'agissait bien d'un rêve.

Je regarde le pas de la porte. Elle est là. Je l'ouvre, mais ce n'est pas la même lettre, un contenu différent que je ne comprends toujours pas. Le vacillement de la routine fait battre mon cœur. Un frisson parcourt mes bras alors qu'un souvenir me revient. Une sorte de déclic qui disparaît aussitôt, affectant de façon passive ma vision des choses. Et je comprends.π

Et tout est là. Mais ma joie n'a pas le temps de s'exprimer car déjà je me réveille. Il fait un peu froid, mais je me relève encore. Car même si c'est un rêve, je ne suis plus seul. Et je cherche une feuille avec hâte. Et je t'écris cette lettre.

Pour te remercier et te dire que grâce à toi... Je suis en paix.

Liberté d'être...
au gré des vents de la vie

À Anne-Marie

Je suis une herbe folle, certains disent une mauvaise herbe
mais moi, je sais que je suis la reine de tous lieux
mon royaume est l'univers...

je sais surgir entre les interstices de deux marches,
dans un vieil escalier
je me suis même exercée à pousser dans le bitume d'un trottoir
j'adore envahir le méticuleux potager
sous l'œil rageur de son jardinier

je danse, je m'envole au vent, je rampe au sol
tout m'est possible
Je suis la reine en tous lieux.
Ai-je un rêve ?... même pas.
Je sais qu'un jour joyeux de ce printemps,
au petit matin, l'amie de la maison, viendra, pieds nus
danser avec moi
au gré des vents de la vie

N.D.
12 février 2012

Dans ma rue

Dans ma rue où se remuent encore
les morts de la dernière guerre
je nourris mes fantasmes
n'échappe à rien

énigmatiques et fuyantes dans les phares
des voitures
des femmes dont je pourrais rêver

dans ma rue où toujours
un peu de bleu s'agrippe
aux rebords du ciel
chaque jour, comme autrefois
j'attendais le laitier Waldisbuhl
avec ses chevaux noirs

pas très vrais ces lendemains
qui s'en vont
à la mer

dans ma rue où aucune vérité
ne traîne
même pour un seul homme
je rêve à la douceur des collines d'autrefois, aussi belles
que les cuisses de la dernière femme aimée

c'était au printemps, un printemps
pas possible
un printemps comme on n'en fait plus

dans ma rue, c'est dans l'ordre des choses
à chaque crépuscule
la tristesse me boit

en respirant l'odeur des ombres
de ma vie
je pourrais chanter le *Dies Irae*
je le connais depuis que je subis
tous ces lendemains
qui, jamais, ne m'ont servi à naître

Tous les mots à venir
offrandes imprévisibles
chausse-trappes splendides
agrippant l'instant et la main

Tous les mots hors saison
hors contrat
d'allure carnassière
territoires de rapines
trop obscures pour
en faire une histoire
paysages de faux-semblant
pour dire à qui
pour raconter quoi

Mots épuisés essartés
plus rien à en tirer
litanies consumées à balayer
où traînent les voix anciennes

Mais les autres à peine langage
ballerines pigeon vole
comment au désir lent des lèvres
les saisir

essaim balbutiant
lorsque le feu s'endort
et que la nuit dételée
ne bouge presque plus

M-Ch. R.

3^{ème} partie
Ricochets

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Si rien de radical n'advient" (N° 82)
"Passer outre" (N° 81)
"D'une forme, l'autre" (N° 80)
"Entre-Deux" (N° 79)
"Histoires de papiers" (N° 78)
"Promesses, prémices" (N° 77)
"Tapis de la mémoire" (N° 76)
"Preuves obstinées" (N° 75)
"Corps palimpseste" (N° 74)
"Mille maisons plus UNE" (N° 73)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les dates des séminaires 2012-2013 sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com (mise en ligne bientôt).

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur
http://www.ecriture-partagee.com/Fili/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 83 "Nouvelles bouteilles à la mer" - Juillet 2012

Directeurs : Michel et Odette NEUMAYER

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409

1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Maquette et frappe

Michel et Odette NEUMAYER - Dépôt chez l'imprimeur
le 27 juillet 2012. Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE
DÉPÔT LÉGAL 3^{ème} trimestre 2012

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com